

très démoralisateur que d'employer des hommes sous le gouvernement et de ne leur point donner l'abri ou le feu nécessaire, mais comme ces gens s'en procureront là où ils pourront en trouver, nous croyons que ceci fait beaucoup de dommage aux cultivateurs. On devrait dire aux journaliers : " nous avons besoin de vos services, nous vous avons donné un logement et du feu convenable, et nous vous donnons en outre tant de gages, ainsi donc nous attendons en retour que vous ferez votre devoir et que vous vous conduirez comme il faut, lorsque vous serez employés." Sous le système actuel, on met les journaliers à l'ouvrage là où il n'y a pas de maison pour les loger ; ils reçoivent de certains gages, et on les laisse aller chercher leur abri sous l'arbre ou le fossé le plus prochain, et leur feu à la clôture la plus voisine, n'importe à qui elle appartient. Nous avouons avec franchise que nous ne pouvons nous attendre à ce que des étrangers éloignés de leur demeure et de leur famille, et se trouvant dans un pays étranger, soient bien particuliers dans leur conduite sous de pareilles circonstances. Il y a des devoirs réciproques entre le maître et son employé qui doivent être remplis par celui qui a le plus d'éducation d'abord pour servir d'exemple à l'autre.

Nous avons vu le résultat d'une expérience rapportée au "*North Cornwall Experimental Club*," le 27 de Juin dernier, démontrant les effets produits en couvrant des paturages avec des couches de paille. Le champ a été visité par plusieurs membres de la société qui ont été parfaitement satisfaits du résultat de l'expérience que l'on a rapporté dans les termes suivants :

"La paille avait été répandue par dessus environ un tiers de la largeur du champ, et sur toute la longueur de l'est à l'ouest. Mr. Jones fit râteler la paille à une certaine largeur en haut et en bas de la ligne de division et à plusieurs points en différents endroits. La différence était bien marquée : presque toute l'herbe où l'on n'avait pas mis de la paille était claire et courte, et le champ paraissait presque aussi brun que la terre elle-même. Mais là où la paille avait été répandue, l'herbe présentait une verdure vivante et était épaisse et assortie, confirmant par là le rapport de Mr. James sur son énorme augmentation. Il l'avait coupé et pesé, et l'augmentation s'élevait au taux de 2,240 lbs. par arpent. Immédiatement après le dîner à Tree Inn, le président lut une lettre qu'il avait reçue du Révérend J. Davis, de Kilkhampton, mentionnant le succès complet d'une expérience qu'il avait faite au moyen du guano pour la destruction du ver qui, en venant en contact dans ses premières forces avec cette substance, est sûr d'y rencontrer une mort presque immédiate."

Il ne peut pas y avoir de doute qu'une quantité donnée de paille produira plus de bien sur la terre dans laquelle elle aura été labourée, que la même quantité qu'on aurait simplement réduite en fumier sans y ajouter autre chose.

Le manque de capital aussi bien que le manque d'habileté, sont un grand obstacle à l'avancement des améliorations en fait d'Agriculture Canadienne, et on doit pourvoir aux deux avant qu'on puisse s'attendre à ce qu'il y ait beaucoup d'amélioration. Le capital ne peut être employé avantageusement par le cultivateur, sans des connaissances pratiques, mais il est également certain que, quelques soient ces connaissances, on ne saurait faire beaucoup de bien sans capitaux. En Canada, ceux qui ont des fonds ne paraissent pas du tout disposés à les investir dans des terres ou dans l'agriculture, ce qui explique jusqu'à un certain point l'état arriéré de notre agriculture. Il n'y a que là où il y a beaucoup de fonds à la disposition du cultivateur que l'agriculture est conduite d'une manière convenable, dans les Iles Britanniques. Les institutions monétaires dans ce pays sont entièrement ou presque entièrement commerciales et pour l'avantage du commerce, et n'ont aucune liaison avec l'agriculture. Il en est tout à fait autrement dans les Iles Britanniques et particulièrement en Angleterre et en Ecosse, où les améliorations de l'agriculture ont fait dernièrement des progrès si étonnants. Les hommes qui occupent des emplois qui leur donnent une grande influence ici, trouveront presque toujours faute avec l'état arriéré de notre agriculture, mais ils n'adopteront jamais aucune mesure pour l'améliorer. On pourrait conduire les terres en culture en Canada de manière à leur faire produire trois fois la valeur de ce qu'elles donnent actuellement, en employant plus de capitaux, et en s'en servant plus judicieusement pour leur culture ; mais on ne fait pas le plus léger mouvement pour accomplir cet objet désirable, qui augmenterait annuellement les revenus de la Province de plusieurs millions de louis courant. Que sont toutes les questions politiques qui ont si longtemps agité notre peuple, et quelle importance ont-elles, comparées avec les avantages qu'il retirerait en doublant son revenu annuel ou ses moyens d'aisance ?

Nous nous sommes longtemps efforcé d'attirer l'attention publique à cette proposition bien simple, mais nous regrettons d'avoir à le dire, presque toujours sans succès. Nous espérons toutefois que l'époque n'est pas éloignée où ce sujet attirera d'avantage l'attention du public.

Nous croyons que c'est un grand obstacle aux améliorations de l'Agriculture en ce pays, que de n'avoir pas occasion de choisir nos instruments d'agriculture, nos graines, &c., comme en Angleterre. Si nous avions une société semblable à la Société Royale d'Agriculture Anglaise, nous pourrions en espérer les mêmes résultats ; une telle société pourrait avoir ses fermes-modèles avec ses écoles et ses bibliothèques. On pourrait enseigner sur ces fermes, après une investigation minutieuse, la meilleure manière d'égoûter ; l'arrangement le plus